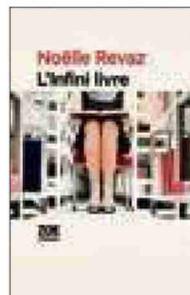




# Le jour où les écrivains confieront leurs livres à des algorithmes

Roman d'anticipation et satire du monde actuel, «L'Infini Livre» de Noëlle Revaz compte parmi les romans les plus inventifs de la rentrée 2014

Par Lisbeth Koutchoumoff



**ROMAN**

Noëlle Revaz

**L'Infini Livre**

Zoé, 320 p.

★★★★

**C'**est un livre dans lequel on entre en écarquillant les yeux. Tout est proche et étrange à la

fois. Ce pourrait être nous, dans une trentaine d'années? Ou dans dix ans? A moins que le roman d'anticipation ne soit en fait une satire du présent. Les deux à la fois sans doute. Dans l'univers de *L'infini Livre*, le nouveau roman de Noëlle Revaz, les livres en papier sont toujours là mais les écrivains ne les écrivent plus. Des algorithmes se chargent de brasser des compilations de mots. Cela n'empêche pas les animateurs de télévision de compter toujours sur les écrivains. C'est d'ailleurs le seul rôle qui reste aux auteurs: répondre avec le sourire aux questions des animateurs. Les écrivains ont l'air d'aimer plutôt ça. De toute façon, les animateurs ne posent jamais de questions sur le contenu des livres, ce serait très mal vu. Ouvrir un livre, c'est prendre des risques insensés: risque de perdre pied, de ne pas savoir quoi faire ni dire devant tous ces mots, toute cette intimité, à nu. Ouvrir un livre et a fortiori le lire sont des activités tombées dans l'oubli. Seuls les adolescents, par esprit de rébellion, lisent encore, au grand dam des parents.

Livre-monde, livre-système, *L'infini Livre* fonctionne selon une logique a priori verrouillée: les êtres et les œuvres sont devenus des objets. Même la musique n'échappe pas à la chosification. Dans un climat de violence froide, la fable avance, sur un rythme de tour-opérateur. Sous les sourires télévisuels, derrière la bienveillance de façade, la dépersonnalisation est en marche.

Deux héroïnes vont faire de la résistance, deux écrivaines: Jenna Fortuni et Joanna Fortaggi. Elles se ressemblent au point de

se confondre dans l'esprit du public et des animateurs de télévision. A leur corps défendant, puisque parfaitement rivales, elles doivent endurer d'être invitées ensemble sur les plateaux télévisés. A force, la rivalité se mue en complicité. A elles deux, elles auront le courage d'ouvrir à nouveau les livres. Ce que laissent échapper les pages enfin feuilletées relève du conte.

Avant cela, on s'amuse à suivre les aventures de ces êtres ultra-connectés qui n'ont pour fenêtres sur le monde que leurs écrans plats. Noëlle Revaz déploie, avec la luxuriance d'une tapissière, des attitudes, des codes, des inventions, des habitudes de vie qui pourraient voir le jour. Toute ressemblance avec des personnes existant réellement n'est évidemment pas fortuite. Les écrivains, les journalistes, les éditeurs ne sont pas épargnés. Ni personne d'ailleurs.

Pour évoquer un monde dénué d'ombres et d'intériorité, Noëlle Revaz a choisi une écriture pleins feux qui dit sans discontinuer ce qui est ou ce qui était puisque tout le livre se déroule à l'imparfait, un temps qui impose la fable et qui renforce encore l'ironie. Après la langue orale de *Rapport aux bêtes*, après le style épistolaire d'*Efina* (Gallimard, 2002 et 2009), Noëlle Revaz opte pour le grand récit satirique. Ce choix de poursuivre jusque dans la langue les thèmes du récit est l'une des marques de la romancière. C'est exigeant pour le lecteur qui ne trouve pas d'allié immédiat dans le narrateur-auteur. Et puis, par petites touches, l'humour secoue le système et détend l'atmosphère. Les trouvailles abondent. Une parmi d'autres: puisque les écrans permettent de tout connaître sur chacun en un clic, plus personne dans les dîners ne se fatigue à expliquer ce qu'il fait ni

où il part en vacances. Il suffit de dire son nom et tout le monde tapote. D'où l'importance phénoménale que prennent les noms propres. Pour se distinguer, on opte pour des noms tendance «groupement de motards» comme Maculato Buffalo Walk Hispu Hispi Hey (un écrivain) ou encore Vanilla Rice Sombrerillas Golondrinas (une connaissance de Jenna Fortuni, l'une des héroïnes). Autre habitude nouvelle: les amis des réseaux sociaux sont convocables en chair et en os par nuées entières et choisis sur catalogue.

Noëlle Revaz vit à Bienne, mais c'est lors d'un passage à Lausanne qu'elle nous donne rendez-vous. Au milieu de l'après-midi, le Café de Grancy n'est pas aussi calme que nous l'imaginions, mais cela va très bien aussi. Les Beatles chantent dans les baffles, les gens palabrent, affalés dans les canapés. Et l'écrivaine répond à la question: comment décide-t-on d'inventer un monde?

**Noëlle Revaz:** C'est venu en deux temps. J'ai d'abord écrit une histoire qui se déroulait à l'imparfait dans un monde légèrement futuriste. On y voyait une femme qui regardait la télévision avec ses enfants. J'ai jamais l'ambiance, très télévisuelle. Mais je me suis arrêtée, cela n'allait nulle part. Bien plus tard, je me suis trouvée chez un ami qui ne lit pas du tout. Il m'a envoyé chercher une chaise dans le salon et là, j'ai vu un livre, tout seul, dans la bibliothèque. Je savais qu'il ne l'avait pas lu, il me l'avait dit. Cela m'a percutée. J'ai ressenti la solitude de ce livre. Je l'ai vu par les yeux de cet ami et j'ai compris qu'il était pour lui un objet totalement vide. J'ai tout de suite compris que c'était cela que je voulais raconter: une histoire où les livres étaient des objets. J'ai

repris mon texte et j'ai inséré cette idée en ajoutant les deux personnages d'écrivaines.

### **Et ce style distancé qui pose des choses avec un rire que l'on entend très au loin, comment l'avez-vous trouvé?**

C'était un parti pris dès le départ: je ne voulais pas laisser d'énigmes ou de questions ouvertes. Je voulais tout décrire, tout dire.

### **Pourquoi?**

Peut-être en réaction aux précédents livres où j'étais dans l'évocation et la nuance. Là, j'avais envie d'un univers où je n'éviterai rien. C'était comme une contrainte que je me donnais: je vais tout dire et je vais essayer de tout objectiver.

### **La musique, les livres et jusqu'aux enfants sont des objets dans votre livre.**

Oui, les enfants sont des stickers que l'on peut coller sur sa fenêtre, ils sont de simples surfaces. Les amis sont des surfaces, les écrivains sont des surfaces, les mots aussi deviennent des surfaces. C'est pour cela que l'univers décrit dans le livre donne cette impression de ne pas bouger, de faire du surplace. L'emploi de l'imparfait renforce encore cette sensation. Chaque phrase se referme sur elle-même. Mais c'était l'idée directrice du livre: tout est objet. L'intériorité a disparu.

### **Avez-vous écrit une satire de notre monde actuel?**

Je ne l'ai pas écrit comme telle. J'étais surtout amusée par l'idée que les livres deviennent des objets. Comment on en parlerait? Comment feraient les écrivains sur les plateaux de télévision? Au fil des mois, je me suis aperçue que ce que j'écrivais ne se rapportait pas au futur mais se rapprochait de plus en plus du présent.

### **Il n'y a d'ailleurs pas de date dans le roman...**

Au début, j'avais mis 2021. J'écrivais en 2012, j'avais inversé les deux derniers chiffres comme George Orwell... Comme le livre paraissait en 2014, j'ai mis ensuite 2041. A la dernière minute, je l'ai enlevée. La date n'est pas nécessaire. Il s'agit d'un simple moment.

### **Dans ce que vous décrivez, qu'est-ce qui est à l'œuvre aujourd'hui?**

Le rapport au temps. L'immédiateté, la vitesse. On ne peut que rester à la surface des choses. Comme on sait que l'on doit comprendre le monde à un tel rythme, on se contente de citer, de montrer des images. J'emploie dans le livre une image de verticalité pour parler des livres, ils sont comme des puits. Or aujourd'hui, on est dans le tout horizontal. On touche à énormément de choses, on va dans tous les sens, on met tout en lumière. Les zones d'ombre font peur. Il faut tout expliquer. Or ce n'est pas possible. Il faudrait des temps d'arrêt et accepter qu'il y ait des choses qui nous résistent.

### **Une des scènes les plus frappantes du livre est celle où un des personnages part à la recherche de la matrice musicale et... la trouve sous une forme très inattendue, très sensuelle, très silencieuse...**

Cela m'est venu d'un coup. J'ai vu cette outre avec ces filins qui pendent. J'ai compris après coup que cette outre incarne la perte de l'intimité. Un courant nous pousse aujourd'hui à gommer l'intimité, à diminuer nos différences. Je suis frappée par l'attitude des jeunes face à l'intimité. La frontière de ce qui peut être dit est beaucoup plus basse que la mienne à leur âge et a fortiori que

celle de ma mère. On nous pousse à être de moins en moins un individu qui a sa part de réserve, de mystères, son quant-à-soi. Je trouve cela violent. On peut tout dire puisqu'on est tous pareils...

### **Vous vous êtes inspirée de vos expériences chez Gallimard pour camper les éditeurs du livre?**

Non. Une grande maison est forcément plus anonyme qu'une petite, mais les contacts que j'ai avec l'éditeur qui s'occupe de moi sont très humains.

### **Pourquoi avoir changé d'éditeur pour ce livre-ci?**

Pendant les six mois d'écriture du roman, je me disais que j'allais le mettre directement sur Internet. Les éditeurs en prenaient tellement pour leur grade dans le livre que je trouvais cela plus logique. Et puis, finalement, les éditeurs ont du bon. Ils nous ancrent dans l'espace. Ce n'est pas pour rien que l'on parle de maison d'édition. Par rapport au ton plus effronté du livre, je trouvais juste d'aller vers une maison nouvelle pour moi. Gallimard mettait du temps à me répondre. Face à l'enthousiasme de Caroline Coutau de Zoé, je n'ai pas hésité.

### **Vous croyez à l'avenir du livre?**

Je ne me fais aucun souci pour son avenir. Peu importe sa forme, je ne suis pas fétichiste du papier. Une société sans livres ne peut pas survivre. Le livre est un sas, un appel d'air. Les idées y ont toute la place. Même si on ne les lit pas, on sait que les livres sont là. Ils constituent des réserves.

**Noëlle Revaz** présente «L'Infini Livre» à la Librairie Nouvelles pages, samedi 30 août, à 11h, rue Saint-Joseph 15, Carouge, Genève. Et au Livre sur les quais, à Morges, le 7 septembre.